

Les Petites Fugues 2023



© Jules Séverac

LIRE BENOÎT SÉVERAC

SOMMAIRE

LES SCEURS LAKOTAS, 2023

I / UN PLAIDOYER POUR LES MINORITÉS // p. 2

II / UN ROMAN D'APPRENTISSAGE EN FORME DE ROAD TRIP // p. 4

LE TABLEAU DU PEINTRE JUIF, 2022

I / PRÉSENTATION // p. 9

II / UN ROMAN INITIATIQUE // p. 10

**III / EN QUÊTE DU PASSÉ :
« L'HISTOIRE À HAUTEUR
D'HOMME » // p. 12**

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2023.

Réalisation : Béatrice Lécroart, professeure de lettres.

Avertissement : Subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

BENOÎT SÉVERAC

Le roman noir et le polar, genres dans lesquels Benoît Séverac excelle, offrent un cadre et des codes propices à l'analyse de la société contemporaine et à la dénonciation de ses dysfonctionnements, de ses injustices qui sont matière à autant d'intrigues et d'enquêtes. Séverac explore les marges, celles où vivent les sans-abri, les clandestins, les prisonniers, les pauvres, celles où l'on relègue le handicap, sans aucun manichéisme et sans détour simpliste. Son œuvre jeunesse aborde les tentations et dérives des ados (rave, drogue, jihad, fugue) parfois en lien avec les dysfonctionnements de la société des adultes. Les intrigues de cette œuvre jeunesse délaissent le policier traditionnel pour transformer les jeunes personnages en enquêteurs dans leur propre famille et son histoire souvent remplie de secrets ou de non-dits. L'intention didactique, toujours présente et non pesante, se mêle à la puissance de la fiction et au plaisir d'intrigues savamment retorses. En filigrane de la vingtaine de romans de Benoît Séverac, la filiation et la transmission constituent un fil directeur qui plonge le lecteur dans l'Histoire à travers des histoires particulières. Son dernier livre (mai 2023), plus intime, en est l'illustration parfaite avec trois récits personnels, une nouvelle, un récit autobiographique, et des photographies, sur un épisode de la vie des Séverac : la guerre d'Algérie.

Les Sœurs Lakotas, 2023, Syros

« Comment être une Américaine avec un nom tel que le mien et une couleur de peau telle que la mienne ? Mais comment être une Oglala Lakota sans mon peuple ? » (p. 22).

I / UN PLAIDOYER POUR LES MINORITÉS

Au fil du roman et des péripéties des trois enfants, l'auteur, par le biais de sa narratrice, dresse un véritable réquisitoire de la société américaine qui discrimine les minorités et particulièrement les *Native Americans*.

1/ La tribu des Oglalas Lakotas

Benoît Séverac porte un intérêt particulier aux Amérindiens, les *Native Americans*, qu'il évoque dans deux autres romans destinés à un public adulte, écrits avec l'auteur Hervé Jubert, *Wazhazhe*, en 2018, et *Skiatook Lake*, en 2021. Les liens entre le Sud-Ouest, où réside l'auteur, et les tribus osages sont riches et datent du XIX^e siècle. Grâce à l'association d'échanges culturels « Oklahoma-Occitania », il a même séjourné dans une tribu osage pour ainsi nourrir ses romans de sa connaissance précise de la réalité de ses habitants. Dans ce dernier roman pour la jeunesse, les Oglalas Lakotas sont mis à l'honneur et, par le biais de la narratrice Bearfoot, l'auteur donne un portrait très précis de ce

peuple pas forcément bien connu, y compris chez ses compatriotes américains. Comme le dit l'héroïne du roman, Denisa, alias Bearfoot : « *Je déteste qu'on utilise le mot indien à tort et à travers. Il ne veut rien dire. Nous sommes plus de cinq cents tribus, avec des langues, des cultures et des modes de vie différents* » (pp. 141-142). Sa discussion animée avec de jeunes étudiants favorisés rencontrés lors de son périple révèle l'enjeu de la nomination précise de populations souvent amalgamées sous le terme d'« Indiens » avec tous les clichés qui y sont associés : « *Tu fais partie de ces Blancs qui croient encore que les Peaux-Rouges vont à cheval, torse nu, cheveux au vent, libres et fiers ? Que nous vivons sous des tipis en harmonie avec la terre ?* » (p. 144). Cette appellation de « Peaux-Rouges » est vécue comme une insulte à l'instar de celle de « Nègro ». Quant à celle de « Sioux », elle remonte à l'époque de leur extermination par les Tuniques bleues. Ces Oglalas Lakotas ont été parqués dans la réserve de Pine Ridge et n'ont pas gardé beaucoup de liens avec leurs origines, si ce n'est la tradition du surnom donnant un animal-totem qui correspond à une caractéristique de l'individu. Ainsi, Denisa s'appelle-t-elle Bearfoot à cause de son pied bot. Les *pow-wows*, rassemblements de plusieurs tribus qui s'adonnent aux danses traditionnelles, « *derniers ponts qui [les] relient au monde révolu de la vie dans les grandes plaines, avant l'arrivée des Blancs* » (p. 48), font aussi partie des dernières traditions survivantes, qui permettent aux Indiens de toutes origines de se retrouver.

2/ Le triste sort des Lakotas

La narratrice a une conscience aiguë des fléaux qui rongent la réserve de Pine Ridge. Ses habitants y sont souvent considérés dans le reste du pays comme des assistés ou des mendiants (pp. 144 et 184). Les touristes qui viennent y découvrir de l'exotisme repartent vite, dégoûtés par la saleté et la misère (p. 18). Les Lakotas subissent le chômage, la misère, la drogue, la violence et la mortalité précoce. Bearfoot et ses sœurs ont été élevées par leur mère, trop souvent en proie à l'alcoolisme, qui s'est fait battre par son conjoint lui-même drogué, alcoolique et délinquant, qui a fini par disparaître ; leur oncle étant junkie, c'est ainsi que les trois sœurs se retrouvent seules quand leur mère se fait arrêter et emprisonner. Contrairement aux Osages qui ont bénéficié dans une certaine mesure des répercussions de la manne pétrolière, leur réserve est pauvre et sans perspective d'évolution sociale. La narratrice émet une hypothèse sur ce constat : l'État veut certainement dégoûter les Indiens d'y vivre, les réserves coûtant cher, pour qu'ils s'assimilent dans les grandes villes et oublient leurs origines.

3/ La réserve comme un ghetto

La réserve de Pine Ridge est présentée comme une prison sans barreaux ; ses habitants sont libres de circuler dans tout le pays, mais ils n'osent pas le faire. Il s'agit d'une interdiction tacite, complètement intériorisée par les habitants. La sortie de la réserve est signalée par un panneau qui semble dire aux habitants : « *Attention, au-delà, vous n'êtes plus chez vous!* » (p. 18). D'ailleurs Denisa va rencontrer plusieurs personnes stupéfaites qu'elle soit sur les routes en dehors de sa réserve. Par exemple, les hommes croisés dans une station-service demandent agressivement : « *Qu'est-ce que vous fichez en dehors de votre réserve ?* » (p. 158). Leur apparence physique les trahit et, à chaque rencontre, Denisa craint d'être démasquée. Finalement, le paradoxe scandaleux est formulé par la narratrice (p. 129) : les Blancs ont tué les bisons pour « *assigner à résidence* » les Indiens, les affamer et les cloîtrer dans des réserves tandis qu'eux développaient les moyens de transport pour se déplacer à travers le continent américain.

De même, il est difficile d'échapper à sa condition sociale, même si aucune loi ne les empêche de faire des études. Steve, un jeune étudiant blanc rencontré lors d'une soirée dans le désert, va résumer le problème en expliquant à ses camarades le principe de détermination sociale : « *Imagine que tu viennes d'une famille de Lakotas à qui on a inculqué depuis des générations qu'ils étaient des sous-Américains sans aucune chance de succès, à qui on n'a pas donné les clefs de la réussite, qui est dépourvue de relations, à qui on n'offre que des jobs de merde, et que tu vives dans un pays ultra raciste... Tu n'as clairement pas les mêmes possibilités de t'épanouir dans la vie* » (p. 147). Ainsi, la jeune fille explique au début du roman ses ambitions scolaires, même si elle constitue de fait un cas à part dans la réserve. Et les quelques jeunes brillants qui réussissent et font exception « *se spécialisent en anthropologie ou en histoire amérindienne. Des trucs d'indigènes* » (p. 14).

4/ Une discrimination et un racisme institutionnalisés

Le manque de perspective sociale n'est pas la seule entrave à la dignité des Amérindiens. L'une des raisons majeures de leur confinement plus ou moins volontaire réside dans l'iniquité de la justice américaine. Les Amérindiennes sont la proie idéale des hommes blancs pour lesquels la justice se montre très indulgente. La mère de Denisa, Ray et Santee a souvent laissé entendre à ses filles qu'elle connaissait personnellement ce problème et les a élevées dans la méfiance et la prudence. Les chiffres et statistiques semblent lui donner raison, et nous apprenons que les viols et meurtres d'Indiens sont beaucoup moins punis que ceux concernant les Blancs. De ce fait, les jeunes filles indiennes sont des proies rêvées. Ainsi, la réserve de Pine Ridge est **autant un refuge qu'une prison**. D'ailleurs quand, sur leur route, elles se feront courser par trois individus hostiles, elles iront se réfugier dans la réserve indienne de Pyramid Lake, où elles bénéficieront d'aide grâce à la solidarité entre *Native Americans*.

II / UN ROMAN D'APPRENTISSAGE EN FORME DE ROAD TRIP

Ce roman s'inscrit dans le genre du *road trip*, qui plus est américain, de la part de mineures en cavale.

1/ Un périple à travers un pays inconnu

Cette cavale en voiture est présentée dès le début comme une folie, puisqu'elles sont mineures (16, 10 et 6 ans), que Bearfoot n'a pas le permis et qu'elle emporte très peu d'argent. Elle veut en partant de la réserve de Pine Ridge dans le Dakota du Sud (Mid-west) atteindre la Californie et particulièrement Sacramento, soit 2 000 kilomètres d'est en ouest. C'est l'occasion de parcourir des paysages variés et, pour la narratrice qui n'a jamais quitté sa réserve, de connaître une partie de son pays. Elle aborde d'abord Sidney dans le Nebraska, Kimball, puis « *les pentes escarpées* » des Rocheuses, leur règne minéral et la chaleur écrasante. Après une pause chez un couple à Evanston et son ranch, elles

découvrent ébahies le lac de Salt Lake City (Utah) dans lequel elles se baignent face aux monts enneigés des Rocheuses. Après ce bain, il s'agit pour elles de « *fendre l'étendue blanche. On le surnomme désert de sel, mais il n'est fait ni de dunes ni d'oasis. Il ressemble davantage à une mer figée, laiteuse et plate. Un miroir brûlant à perte de vue* » (p. 114). L'arrivée à West Wendover marque une victoire face à la traversée de ce désert menaçant. La narratrice décrit toujours les paysages à travers leurs reliefs et la menace éventuelle qu'ils représentent. C'est encore le cas pour la plaine qui succède au lac : bordée de montagnes, elle semble écraser les humains ou les guetter tel un monstre. Sur la route après Lovelock, la chaussée sous les pierres lui semble « *tapie et camouflée comme un animal à l'affût* » (p. 125). Puis la route vers la Californie devient progressivement plus agréable, « *la végétation se fait verte et l'air respirable* » (p. 190). Les descriptions se font de plus en plus idylliques après la ville de Reno, avec une végétation plus dense, des points d'eau et de fraîcheur, même si la narratrice garde à l'esprit que les hivers peuvent être hostiles. Sa culture scolaire lui permet de se souvenir des pionniers qui ont aussi fait cette route, au péril de leur vie parfois, et elle se place ainsi dans cette longue lignée d'aventuriers attirés par l'Ouest, souvent au péril de leur vie. La Californie, présentée comme une « *terre [...] généreuse* » avec des arbres « *gorgés de fruits* » est synonyme de promesse d'une vie de liberté et de l'aboutissement de leur périple.

2/ Des rencontres formatrices

Au cours de ce *road trip*, les rencontres, mauvaises et bonnes, alternent et aident les trois sœurs à progresser ou au contraire constituent des dangers qu'elles doivent contourner.

• De mauvaises rencontres pourtant utiles

Elles sont ainsi menacées par un homme armé qui les poursuit en quad après leur « *vol* » de pommes dans son champ. Elles vont fuir et se retrouver démunies, affamées et assoiffées. Dans la dernière partie de leur voyage, elles rencontrent trois hommes dans une station-service qui leur sont ouvertement hostiles et les poursuivent sur l'autoroute jusqu'à ce que Bearfoot ait l'idée de bifurquer vers une réserve indienne où elles vont être aidées. À deux reprises, elles sont aussi en butte, dans un groupe pourtant sympathique, à l'hostilité larvée de personnes qui expriment leurs préjugés contre les Indiens Lakotas : Malcolm, dans la petite bande d'étudiants rencontrée à Lovelock lors de leur nuit à la belle étoile, et Laylow, un Indien ami de Kathryn, mais qui en veut aux Lakotas de leur déchéance et leur passivité. Pourtant ces deux personnages vont finir, après discussion avec Bearfoot, à s'excuser pour l'un, et à lui trouver un logement et un travail pour l'autre. Ces rencontres plus désagréables vont à chaque fois aider Bearfoot d'une certaine manière à avancer, à réfléchir et pour les cas plus dangereux à trouver des échappatoires qui vont lui permettre de faire de très belles rencontres par la suite.

• Des rencontres qui déjouent les préjugés

Tout d'abord, ce sont des vendeurs qui à deux reprises les sauvent : le caissier du supermarché qui ferme les yeux sur un vol de Bearfoot alors qu'elles sont affamées, et l'employé de la station-service qui fait fuir momentanément les trois importuns agresseurs et qui leur offre des vivres pour s'excuser de la gêne.

Puis, quand elles se retrouvent démunies de toute nourriture, en panne sèche au bord de la route, après avoir fui leur assaillant, elles sont contraintes d'accepter l'aide d'un vieux shérif blanc qui correspond pourtant en tous points au portrait-robot de l'ennemi inculqué par leur mère : un homme, un Blanc et un policier de surcroît ! Pourtant lui et sa femme Amy vont les accueillir, les héberger, leur donner de l'argent, en se doutant que

Bearfoot ment sur son âge et son but, et à la fin ils vont quasiment les adopter et leur permettre de continuer leur scolarité en attendant que leur mère sorte de prison. Bearfoot projette même d'amener sa mère chez eux ensuite pour qu'elles échappent toutes à leur destin maudit. Cette rencontre permet donc, comme les autres, à la narratrice de **revoir ses préjugés et ses peurs**. Elle qui a entendu pendant toute son enfance : « *Ne comptez jamais sur les Blancs. Ils ne lèveront pas le petit doigt pour une Native American* » (p. 50), elle apprend à faire confiance et à ne pas se fier aux apparences. De même, le groupe d'étudiants privilégiés qui viennent faire la fête la nuit où elles dorment à la belle étoile se montre très ouvert à la discussion, très au fait des discriminations envers les minorités, et permet à Bearfoot de se rendre compte qu'elle aussi avait des préjugés contre les Blancs sans les connaître, préjugés tout aussi infondés que ceux qu'elle dénonce : « *Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle. J'adore cette façon qu'a Steve de bousculer les perspectives habituelles et d'inverser les rôles* » (p. 145). Elle va aussi rencontrer un modèle de *Native American* en la personne de Kathryn, descendante d'une famille de guides spirituels indiens, très engagée dans la défense des droits des *Natives*. Elle se montre lucide, pragmatique, solidaire, et apporte une véritable aide, sans tenir, comme la mère des trois sœurs, un discours victimaire.

À la fin du roman, la famille mexicaine, les Lopez, rencontrée dans le camping où elles s'installent à Sacramento, les accueille, et en les dénonçant à la police pour leur bien, permet à Bearfoot d'être prise en charge par Ray et Amy et de retrouver sa place d'adolescente qui se consacre à ses études. De plus, son idylle naissante avec David, leur fils, l'ouvre à l'amour et lui donne des perspectives en tant que femme, en dehors de sa communauté d'origine.

3/ Un roman d'émancipation

• La famille : distance et liens

Cette fugue est l'occasion pour Bearfoot de comprendre que sa véritable tribu est celle qu'elle forme avec ses sœurs. Les épreuves surmontées les ont rapprochées pour toujours. Ses sœurs, qui parfois pouvaient être des handicaps dans la réussite de leur cavale, lui ont fait confiance et ont vite appris à respecter les règles de Bearfoot. Elle-même a souvent progressé en étant obligée d'écouter leurs besoins, par exemple accepter l'hospitalité de Roger. Bearfoot a appris à se passer de sa mère, en lui désobéissant pour la première fois. Sa colère envers elle ne cesse de monter au fil du périple et de leurs conversations téléphoniques, et lui permet de se dépasser : « *Puisque ni mon père ni ma mère n'ont été à la hauteur, il faut bien que nous nous battions pour avoir une vie meilleure* » (p. 87). Elle s'émancipe complètement en interrompant brutalement leur conversation téléphonique (p. 123) et en poursuivant son projet. En désobéissant, elle a appris à se faire confiance et à surmonter des épreuves qui semblaient monumentales. En acceptant d'être prise en charge par Amy et Roger, elle recrée une nouvelle famille, elle qui expliquait (p. 85) que chez les *Native Americans* « *si l'un des membres de la tribu est déficient, un autre prend le relais* ». Finalement, c'est ce qui se passe, mais en dehors de sa réserve.

• L'identité

La cavale des trois sœurs est une chance pour la narratrice qui apprend aussi à l'occasion à connaître son pays en y intégrant la composante indienne. Les panneaux qui jalonnent sa route et signalent les réserves, ou des noms de lieux en langue indienne lui font prendre conscience que ce pays est aussi le sien. Elle est surprise de croiser d'autres réserves ou tribus indiennes dont elle était isolée. Elle découvrira aussi une autre façon de vivre en tant que *Native American* avec la petite communauté de Pyramid Lake qui

la recueille et l'aide. Ses membres évoquent une façon de se prendre en charge, de lutter contre leur destin en étant solidaires à l'instar du militant Leonard Peltier (p. 174) même si cela lui vaut d'être emprisonné. Dans ses discussions avec des étudiants blancs favorisés, la narratrice est stupéfaite de constater que ceux-ci peuvent partager avec elle certains goûts comme la musique, ou certaines opinions, et même qu'eux aussi puissent être issus de différentes origines. Au début de l'aventure, elle craignait de n'être « *plus personne, plus rien* » en dehors de sa tribu. À la fin du roman, elle semble avoir trouvé sa place dans la société : « *Je n'ai plus besoin de me battre pour revendiquer que je suis oglala. Je n'ai pas non plus de problème avec l'idée d'être pleinement américaine.* »

• Le handicap

Bearfoot doit son surnom à son pied bot qui lui fait une énorme patte informe au bout de la jambe. Elle peut boiter, elle fatigue vite et surtout développe un fort complexe qui l'empêche de se dénuder, de se baigner devant les autres. Cela l'a rendue très solitaire, étant l'objet de moqueries et étant traitée de diable ou sorcière par les autres élèves. C'est ainsi qu'elle s'est exclue du *pow-wow* après avoir fait les répétitions. Les réactions successives de Steve qui lui sourit quand elle évoque son handicap, puis le regard sans dégoût de David ainsi que toutes les épreuves qu'elle a traversées et qu'elle ne se croyait pas capable de surmonter, lui font oublier à la fin de son aventure ce handicap qui l'empêchait de vivre.

Enfin, en s'ouvrant à l'altérité, en acceptant les dangers et les épreuves, la narratrice change de regard sur son pays, sur les autres, sur elle-même et sur son avenir.

EN ÉCHO

- *The Ride*, documentaire de Stéphanie Gillard (2018).
- *War Pony*, film de Riley Keough et Gina Gammell, (2023).
- *Lakota Nation vs. United States*, documentaire de Jesse Short Bull et Laura Tomaselli (la quête des Indiens Lakotas pour récupérer les Black Hills, une terre sacrée qui a été volée en violation des traités, qui s'étendent dans le Dakota du Sud, le Wyoming et le Montana).
- *Sur la route*, Jack Kerouac.
- *Les Enfants Tillerman*, Cynthia Voigt.
- *Lullaby*, Le Clézio.
- *Into the Wild*, livre ou film.
- *L'Attrape-cœurs*, Salinger.
- *Volkswagen Blues*, Jacques Poulin.
- Les polars ethnographiques de Colin Niel sur la Guyane, avec l'évocation des populations indigènes, et notamment *Sur le ciel effondré*.



PISTES PÉDAGOGIQUES

- Avant la lecture complète du roman, donner l'incipit à lire et faire formuler la situation et les hypothèses de lecture.
- Imaginer une nouvelle aventure des sœurs Lakotas qui pourrait s'insérer dans le roman, sur leur trajet.
- Refaire le parcours des sœurs entre Pine Ridge et la Californie sur un panneau mural avec illustrations du paysage ou des rencontres (activité transversale).
- Représenter sous forme de schéma ou de carte mentale les étapes de la quête de Denisa avec les différents actants.
- Réécrire un épisode de leur aventure en inversant le point de vue : adopter le point de vue de la personne rencontrée en tenant compte de la situation et des indices du texte.

Le Tableau du peintre juif, 2022, La Manufacture de livres

« Car même si le tableau s'avère être une croûte, il représente l'idée que je me fais du courage, de la dignité... »

I / PRÉSENTATION

1/ Genèse

Benoît Séverac, pour son dernier roman pour adultes qu'il a mis trois ans à écrire, s'inspire d'un événement personnel qui sert de déclencheur à son imagination. Comme le narrateur Stéphane, il a reçu de sa tante paternelle et de son mari « *le tableau du peintre juif* » en héritage, lorsque ceux-ci sont entrés en maison de retraite. Son grand-père, protestant cévenol et résistant, l'avait reçu d'un peintre juif autrichien, Willy Eisenschitz, qu'il avait caché pendant l'Occupation. L'extrême discrétion de ses grands-parents sur leurs actes de résistance, l'ignorance du reste de la famille sur cette période laissent à l'auteur une bonne latitude d'invention. Il va donc imaginer une intrigue de roman noir autour de ce tableau ; aventure fictive cependant, même s'il s'appuie sur la réalité historique pour évoquer les filières de résistance dans le sud de la France. Ce roman combine donc habilement une part autobiographique avec le personnage du grand-père, résistant cévenol discret et taiseux et son tableau du peintre juif, une dimension historique avec l'évocation des filières d'évasion, de résistance entre la France et l'Espagne franquiste, ainsi qu'une part fictive autour du périple de Stéphane et du destin du peintre juif du roman. Les trous et énigmes de l'histoire du grand-père ont finalement permis à l'imagination de l'auteur de laisser le romanesque prendre le relais et de reconstituer le travail de l'ombre des filières de résistance en s'appuyant sur les archives.

2/ Structure

- Le roman épouse **les codes du roman noir**, genre qui repose sur l'analyse des dysfonctionnements de la société et qui propose une enquête dont l'aboutissement n'est cependant pas l'intérêt principal. Le prologue permet d'entrer immédiatement (« *in media res* ») dans la vie du narrateur et de s'intéresser à l'intrigue « policière » puisque le narrateur se trouve en Israël dans « *cette salle d'interrogatoire, entre cellule de prison et abri antiatomique* », et que, pour lui, « *il s'agit d'éviter la prison* ». La curiosité est éveillée, d'autant que le narrateur avoue avoir tout perdu : tableau, honneur de sa famille, argent et sa femme sans doute aussi... Ce prologue peut constituer une **prolepse**, puisqu'il anticipe un épisode qui sera développé ensuite dans l'ordre chronologique. De ce fait, la connaissance anticipée du lecteur concernant le fiasco du périple en Israël lui permet de lire autrement toute la première partie du récit qui relate les démarches du narrateur pour faire reconnaître ses grands-parents comme « *Juste[s] parmi les Nations* » et crée une connivence, voire un suspense.

• **Deux récits parallèles** alternent dans cet ordre chronologique qui est de mise après le prologue. L'un nous plonge dans le passé lointain de l'Occupation et débute juste après le prologue le 12 décembre 1943 pour s'achever juste avant l'épilogue le 12 janvier 1944 avec le rapport de police qui rend compte de l'interrogatoire du couple Faure arrêté en Espagne. Le mystère du tableau est ainsi résolu avec la révélation de l'usurpation. L'auteur réussit pendant ce récit du passé à ne pas dévoiler cette usurpation d'identité qui explique le mystère principal du roman : comment sa tante, enfant, a-t-elle pu voir le couple Trudel dans sa maison fin décembre, alors que pour les archives, ils ont été arrêtés tous les deux sur dénonciation le 12 décembre 1943 ? Huit chapitres vont donc jalonner le roman et mettre en perspective l'enquête de Stéphane, en relatant la fuite du couple dont l'identité change en cours de route, mais à l'insu du lecteur.

Le deuxième récit, le principal, est scindé en trente-cinq chapitres, et narre depuis le début la quête et l'enquête du narrateur. Le prologue conclut le destin du tableau et ouvre l'histoire sur un avenir plus joyeux avec des changements dans la vie de celui-ci.

La structure, assez complexe, permet donc un suspense, une mise en perspective de l'enquête du narrateur qui est ainsi légitimé dans ses démarches puisque le lecteur comprend à lire les passages du mois fatidique entre 1943 et 1944 qu'il y a bien un couple qui fuyait, épaississant ainsi le mystère.

II / UN ROMAN INITIATIQUE

1/ Un narrateur antihéros

Le narrateur, Stéphane, a tout de l'antihéros : quinquagénaire fatigué, un peu « courbé » sur ses tartines au petit-déjeuner, souvent « pas lavé, pas rasé », il a tout de l'ours selon sa fille (p. 26). Il se laisse aller depuis qu'il a fait faillite pour la deuxième fois. L'analyse sociologique se fait précise et sert de toile de fond à ce roman noir. Sa petite entreprise de transport est en faillite depuis que les Gilets jaunes ont incendié sa camionnette à un rond-point, sa première affaire, un hôtel minable, qui servait surtout de logement social pour des réfugiés, est tombée en faillite elle aussi au moment du confinement et du covid... C'est une certaine France que décrit Séverac avec le couple de Stéphane et Irène. Vivant en grande banlieue d'une ville de province, Saint-Étienne, le narrateur présente ainsi son environnement : « Un pavillon inachevé à la périphérie de Firminy que nous n'avons pas fini de payer mais dont nous ne pouvons pas nous débarrasser, avec vue sur une bétonnière qui rouille depuis des années contre la haie. » Le couple est en sursis auprès de la banque et s'échine à payer ses traites et les études de leur deuxième fille. Irène, la femme de Stéphane, a été contrainte d'accepter un emploi de vendeuse pour faire vivre la famille. Celui-ci, au début du roman, est sur une mauvaise pente, et aide les Restos du Cœur en attendant d'en être bénéficiaire...

Son couple connaît aussi « des notes discordantes » et se maintient par habitude sur une pente douce jalonnée de lassitude et de ressentiment. La complicité qui unit leurs deux filles à leur mère semble le renvoyer encore plus à sa solitude. Stéphane a toujours peur de mal faire en leur présence, « cette idée que tout ce qu'il touche, un homme le salit » ne le quitte pas (p. 43).

2/ Le tableau comme catalyseur

C'est dans ce contexte en demi-teinte que le tableau intervient comme un catalyseur des espoirs et des tensions. Le narrateur y voit soudain l'occasion de rendre hommage à ses grands-parents, et peut-être inconsciemment de « [s']approprier un acte de bravoure qui ne [lui] appartient pas » (p. 99), tandis que sa femme y voit un espoir d'améliorer leur vie lorsqu'ils apprennent que les tableaux d'Éli Trudel sont cotés autour de cent mille euros. Stéphane va entreprendre des démarches personnelles pour que son grand-père accède au statut de « *Juste parmi les Nations* » en commençant par contacter secrètement le rabbin de sa ville, en se déplaçant à la synagogue, en renseignant le site de Yad Vashem en ligne pour finalement se rendre sans préavis à Jérusalem. Irène, hostile à ces démarches, est tenue dans l'ignorance et mise au pied du mur au milieu de leurs vacances en Dordogne. Ainsi, lorsqu'il est arrêté par les autorités israéliennes et que le tableau est confisqué en tant qu'œuvre spoliée aux Juifs, c'est tout son monde qui s'écroule : plus de tableau, plus de dignité, et certainement plus de couple puisque sa femme finit en effet par lui envoyer un message de rupture, lui reprochant son laisser-aller et son attitude victimaire : le « *bilan est pathétique* » (p. 142). Même son oncle très bienveillant lui raccroche au nez lorsqu'il l'appelle pour émettre des doutes sur la vérité de l'histoire familiale du tableau. Le narrateur préfère ne plus répondre aux messages de son entourage et même rester vingt-quatre heures dans l'aéroport de Munich lors d'une escale sur son trajet de retour, paralysé par l'angoisse. Avec ce narrateur qui a tout perdu et qui s'enfonce dans le désespoir, le roman peut proposer un chemin de rédemption et de reconquête.

3/ Le cheminement de Stéphane

Son parcours de rédemption va prendre la forme d'un périple en voiture à travers la France puis l'Espagne pour collecter indices et preuves de la présence des Trudel chez son grand-père.

- Cette route qu'il va entreprendre va l'obliger à se débrouiller seul, ne comptant plus sur sa femme ni ses filles qu'il préfère ne plus contacter, tant qu'il n'a pas réhabilité la mémoire salie de sa famille. Ainsi, nous le suivons pas à pas sous la chaleur, suivant les indications de son GPS, se trouvant de quoi manger, où se loger, essayant de nouer contact avec ses différents interlocuteurs, lui qui n'avait plus vraiment de vie sociale. Il s'oblige surtout à réfléchir seul, lui qui en temps normal aurait demandé à Irène quoi faire (p. 178). Il se répète ces mots pour galvaniser son courage : « *Je ne suis pas un raté!* » (p. 163). Il effectue un vrai pèlerinage dans les Cévennes lors de sa rencontre avec le vieil homme témoin dans son enfance des faits de résistance du grand-père. Il reprend même sa place de père et peut ainsi affirmer à sa fille à la fin du roman que « *c'est [nous] les adultes* », pour couper court à ses inquiétudes. C'est cette posture d'adulte autonome qu'il va retrouver peu à peu.

- Ce cheminement douloureux l'amène dès le début à repenser à son enfance et à ses relations avec son grand-père. Il ne se sent pas légitime pour honorer sa mémoire puisqu'il n'était pas proche de lui, pas assez brillant en classe, trop « *volubile et bruyant* » (p. 99). Son sentiment d'avoir déçu son grand-père s'accompagne de ses regrets de ne pas l'avoir bien connu ni jugé. « *Pour la première fois de ma vie, je réalise que ce que j'ai pris pour de la rigidité chez lui n'était peut-être que du manque de confiance en soi* » (p. 100). Il décide de « *faire ce pas de côté* » pour comprendre enfin son grand-père. Il se souvient aussi plus tard de la mort de son grand-père et de la façon dont il a « *dérobé* » quelques menus objets tels que le « *briquet tempête* » et le « *canif magique* » qu'il convoitait (p. 168). Le lecteur découvre au fil de la narration à quel point Stéphane est resté

un enfant admiratif de ce grand-père mystérieux et rigide. Son parcours apparaît alors comme une tentative de « réparer une incompréhension » et de se hisser à la hauteur du héros de la Résistance, dont la mémoire a été salie par sa faute à Jérusalem.

- Au terme de son enquête, il peut affirmer qu'il ressemble malgré les apparences en quelque sorte à ses ancêtres cévenols puisqu'on peut aussi lui appliquer les « trois t » : « taiseux, têtus, tenaces » (p. 166). De plus, il est parvenu à trouver une solution intermédiaire concernant le tableau : plus de titre honorifique, mais une donation, via Yad Vashem, au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme à Paris avec un cartouche sous l'œuvre qui indique le « don de la famille Jullian-Milha ». Pour son couple, les perspectives semblent bonnes et la séparation permet une réconciliation sur de nouvelles bases (autre logement, autre travail) avec des formations professionnelles qui permettent à chacun de s'épanouir. Le tableau a ainsi servi de déclencheur à un sursaut salutaire.

III / EN QUÊTE DU PASSÉ : « L'HISTOIRE À HAUTEUR D'HOMME »

1/ La mémoire des morts

« Qu'allaient devenir les tombes ? Qu'allait-on faire des défunts ? Allait-on les noyer dans leur mort ? » se demandait, petit, le narrateur lorsque son grand-père lui montrait le chantier du barrage de Naussac qui allait engloutir la vallée (p. 169). Cette angoisse pour la disparition de la mémoire au-delà même de la mort est un thème récurrent chez l'auteur ; ce roman propose donc un parcours entre différents lieux de mémoire.

- **Les lieux de mémoire** : Benoît Séverac conserve une structure de polar ou de roman noir avec le périple du narrateur en quête d'indices et de preuves pour savoir si le couple Trudel a bien été hébergé par ses grands-parents aux dates où leur biographie selon Yad Vashem signale leur disparition à Auschwitz. Il dresse ainsi **une sorte de carte des lieux et des personnes qui entretiennent le devoir de mémoire**, qui collectent les archives. C'est d'abord la découverte de la synagogue de sa ville et de « **madame le rabbin** », le site internet de **Yad Vashem** puis le musée lui-même, dont Stéphane ignorait l'existence : « Le Centre international de la Shoah, à Jérusalem. C'est un musée ouvert au public, le musée de la Shoah, mais également un centre d'étude et de recherche, au sein duquel ont été rassemblés les services dont les missions ont un lien avec l'Holocauste : l'identification des victimes, l'inventaire et la recherche des pièces d'art juif volées, l'attribution du statut de Juste parmi les Nations... » (p. 57). Ce lieu qui, au début du roman, cause le rebondissement principal et accélère la chute du narrateur, le clôt aussi en permettant le don du tableau au musée parisien. Puis l'entretien avec sa tante l'amène à **Alès** pour tenter de convoquer les vieux souvenirs de Fernand Latapie, ancien résistant dans son enfance. Le vieil homme le met sur la piste des réseaux de passeurs. **Le musée de la Résistance et de la Déportation de Toulouse** permet de plonger dans la mémoire de la résistance locale avec des archives, des enregistrements sonores qui permettent à Stéphane de retrouver la trace du peintre juif qui aurait bien été hébergé par ses grands-parents, ce qui l'emmène à **Ávila** en Espagne, puis à **Madrid** au « *Centro Sefarad* » et chez un

vieux journaliste d'investigation qui l'envoie aux « Archives générales de l'administration » d'**Alcalá de Henares**, et enfin pour la résolution de l'enquête aux Archives du ministère de l'Intérieur à **Madrid**.

- **Un hommage aux gardiens de la mémoire** : Le narrateur détaille beaucoup tous ces lieux, qui existent vraiment, dans lesquels l'auteur s'est lui-même rendu et qu'il décrit avec précision. Les gens, directeurs, employés, bénévoles sont mentionnés et évoqués dans le quotidien de leur travail d'archivistes de la mémoire. Deux personnes sont particulièrement mises en valeur : Émilie Duchenne est une « enseignante en histoire-géographie au lycée de Saint-Gaudens. Dans les années 70 et 80, elle a recueilli les témoignages de tous les résistants et sympathisants du Comminges encore vivants, afin de faire l'inventaire du plus grand nombre de passages en Espagne, réussis ou pas » (p. 195). En plus de ses livres sur la question, elle a interviewé trente ans auparavant les acteurs de la résistance locale. Quant au vieux journaliste espagnol, Sebastian Torre-Martín, il est spécialiste de cette période et « plus particulièrement des œuvres d'art disparues après avoir appartenu à des familles de Juifs » (p. 238). Les recherches patientes et minutieuses de ces deux passionnés vont aider le narrateur à trouver la vérité sur le couple Trudel.

2/ Un hommage à l'armée des ombres

- Le roman rend surtout hommage aux anonymes de tous âges qui ont tissé un réseau d'entraide et de solidarité à travers la France et l'Espagne pour permettre à des gens menacés de se cacher et de s'enfuir. En écoutant les enregistrements d'Émilie Duchenne, Stéphane est touché par « la simplicité, l'humour parfois, la modestie tout le temps » de ces simples citoyens qui ont considéré comme évident leur engagement pendant la guerre. Émilie Duchenne, elle-même résistante à 15 ans, passait les messages codés dissimulés dans son guidon. Fernand Latapie était lui aussi tout jeune et emmenait les fuyards dans son camion jusqu'à Toulouse tandis que d'autres anonymes prenaient le relais pour les faire passer en Espagne. Le grand-père de Stéphane apparaît aussi comme un héros, logeant dans sa propre famille des familles juives et préférant après la guerre ne jamais parler de son engagement passé.

- Le roman développe des passages très didactiques pour expliquer la multiplicité des réseaux de passeurs, notamment autour de Toulouse, à la position stratégique pour les passages en Espagne. Les informations à ce sujet sont riches et précises avec le nom des différents réseaux, les différents trajets pour passer la frontière selon les saisons, ou l'état des clandestins par exemple (p. 197). Le narrateur relate ce qu'il apprend dans les archives, des personnes qu'il rencontre ou de ses recherches sur internet. Les chapitres consacrés à la fuite du couple Trudel/Faure permettent de mettre en scène de façon plus romanesque tous ces citoyens de tous milieux et de tous âges évoqués dans les archives, et font vivre au lecteur les informations relatées par Stéphane au fil de son enquête. De plus, en parcourant le territoire pour refaire le parcours et se rendre dans les différents centres, celui-ci pense aux Trudel et au périple qu'ils ont dû effectuer dans des conditions difficiles quelques décennies auparavant (p. 221).

Ainsi, Séverac multiplie les registres et points de vue pour évoquer le rôle des Français qui ont formé une longue chaîne de solidarité depuis la France jusqu'en Espagne.

3/ Les agents troubles

- **Les ambiguïtés de l'Espagne** : Le roman permet aussi de mettre en lumière le rôle ambivalent de l'Espagne franquiste pendant l'Occupation. Paradoxalement, «/e

régime franquiste, pourtant connu pour ses diatribes antisémites et son alignement sur la politique des forces de l'Axe, n'en a pas moins sauvé des milliers de Juifs» (p. 179). Le roman parvient à faire comprendre la complexité de ce gouvernement qui n'a que très peu déporté de Juifs, mais qui les enfermait souvent dans des camps ou les confiait au Joint, «un organisme financé par la diaspora juive américaine, ce qui arrangeait Franco qui, ainsi, n'avait pas à déboursier une peseta pour des gens qu'il ne portait pas dans son cœur, mais qu'il ne pouvait pas ouvertement persécuter» (p. 230). Le journaliste espagnol spécialiste des œuvres volées pendant la guerre explique les différentes stratégies opportunistes de son pays pour garder un lien avec les Alliés tout en fournissant aux Allemands les œuvres d'art achetées très au-dessous de leur valeur aux Juifs réfugiés. C'est ironiquement ce qui s'est passé pour le faux couple Trudel tentant de revendre les œuvres volées à Graber, marchand d'art, ce qui a permis de les arrêter, mais pour restituer les tableaux aux Allemands tout en les jugeant sur le sol espagnol. Les archives consultées par le narrateur permettent d'expliquer le système de spoliation des œuvres d'art, via l'Espagne qui utilisait un semblant de transaction commerciale pour respecter les formes.

• **Le couple Faure** symbolise dans le roman l'envers du décor : des Français moyens (employé de préfecture) pas franchement antisémites, plutôt serviables et chaleureux avec leurs voisins en temps ordinaire, qui profitent des troubles de leur époque pour faire du profit sans aucun scrupule ni remords. Leur cynisme les conduit à utiliser les filières qu'utilisent les Juifs, en se faisant passer pour les Trudel qu'ils ont contribué à envoyer à la mort. Leurs sentiments de peur, d'angoisse, l'incertitude de leur cavale contribuent à les rendre humains au lecteur. Leurs aveux finaux révèlent un amoralisme total, presque plus gênant qu'un antisémitisme idéologique. Ce sont des salauds ordinaires et médiocres – intéressés par l'argent, prêts à toutes les bassesses et capables de s'indigner de la duplicité du marchand d'art qui les aurait dénoncés – que met en scène l'auteur. Véritable contrepoint au couple des grands-parents de Stéphane, ils représentent la face sombre de l'humanité.

EN ÉCHO

- Emmanuelle Favier, *La Part des cendres* (2022).
- André Fortin, *Restez dans l'ombre* (2012).
- Catel, Polack et Bouilhac, *Rose Valland. Capitaine Beaux-Arts* (2009) [B.D.].
- Pauline Baer de Perignon, *La Collection disparue* (2020).
- Knut Faldbakken, *L'Athlète* (2009).
- Hadrien Laroche, *La Restitution* (2009).
- Hervé Le Corre, *Après la guerre* (2014).
- Yoann Lacombe, *Le Stradivarius de Goebbels* (2021).
- Antoine Choplin, *Radeau* (2003).
- Patrick Cauvin, *Kobar* (1992).

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Prologue : étude des indices sur les personnages, la situation avant lecture du roman.
- Relire à la suite les huit chapitres concernant la fuite du couple en 1943-1944, et étudier la narration qui permet de garder le suspense sur l'usurpation d'identité.
- Visite au musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.